

Pour un imaginaire grand parisien Reimagining Greater Paris

Régine Robin

Volume 45, Number 2, Summer 2014

Montréal, Paris, Marseille : la ville dans la littérature et le cinéma contemporains. Plus vite que le coeur des mortels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028973ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028973ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, R. (2014). Pour un imaginaire grand parisien. *Études littéraires*, 45(2), 13–24. <https://doi.org/10.7202/1028973ar>

Article abstract

Paris plays a superlative role in the collective imagination of both the French and the rest of the world. This essay looks at how the capital of romanticism gained and held its magical aura through literature, cinema, song and other art forms throughout the 20th century and beyond. More recently, however, the city's reputation has paled, falling prey to a vibrant and excessive popularity that led to endlessly overused clichés and stereotypes. Having revealed the history behind the postcard city epitomised in Woody Allen's *Midnight in Paris*, this essay moves on to the real Paris of today and how it can become the new imaginary inspiration for writers, moviemakers and philosophers alike. Erasing the ring road that separates suburbs from the historical core of the city, this would make what is already a multicultural metropolis of 10 million people truly become known as Greater Paris.



Pour un imaginaire grand parisien

RÉGINE ROBIN

Dans une petite ville du sud des États-Unis, un homme dans la trentaine qui veut devenir écrivain s'essaie tous les jours à la rédaction d'un roman. Ce serait le grand roman du Sud, des petites villes où il ne se passe jamais rien en apparence, le roman de l'ennui quotidien, le roman d'un Hopper de l'écriture. Vic, appelons-le Vic, est un personnage de roman lui-même, non pas de Faulkner, mais d'un autre romancier dont j'ai oublié le nom. Vic passe tous les matins devant la vitrine de l'unique librairie du centre-ville et reste fasciné devant les livres qu'il a sous les yeux. Tous les dix jours environ, le gérant de la librairie change sa vitrine, et ce jour-là, Vic voit de nouveaux titres qui le font rêver. Se peut-il qu'il puisse continuer son roman sans avoir pris connaissance de cet ouvrage qu'il ne connaît pas, dont il n'a jamais entendu parler ? Vic rentre dans la librairie, achète le livre en question et disparaît. Il va se jeter sur l'ouvrage, passera deux ou trois jours à le dévorer. Il notera les idées qui lui viennent sur un petit carnet, la façon dont le livre l'inspire, relèvera même quelques lignes ici et là. Avant de se remettre à son roman, il fera sa visite à la librairie au centre de la ville et verra dans la vitrine un autre livre dont il ignore l'auteur. Le même scénario recommence. Le lecteur a vite compris que Vic n'écrira jamais son roman, car il y aura toujours un nouveau livre qui l'attendra à la vitrine de la librairie.

La même déconvenue risque d'arriver à tous ceux qui décident d'écrire sur Paris, car comment entamer Paris, loin de la « carte postale » qui a fait récemment l'émerveillement des spectateurs de *Midnight in Paris* ? Comment le traverser, le parcourir, l'évoquer, le représenter sans succomber à l'angoisse de la réification, de la fossilisation, à la peur de la pétrification ? Comment sauver l'éphémère, le fugitif sans le figer ? En un mot, comment éviter la destruction de la ville par son image même ? Se rappeler que Raymond Depardon s'est souvent refusé à filmer et à photographier Paris tant il craignait le regard trop usé, trop saturé, trop formaté de la capitale. Quels remèdes à ces clichés ? Comment faire circuler les paroles, les dialogues, les discours, les images, les chansons en dehors du déjà-dit, du déjà-là, du déjà-vu ? La nostalgie est peut-être inévitable, mais la nostalgie de quoi et de quelle époque ? Faut-il remonter à Victor Hugo et à Charles Baudelaire, tous deux mélancoliques devant leur Paris perdu, charcuté par les travaux d'Hausmann ? À chacun son « avant ».

Plus près de nous, un personnage d'un roman de Robert Bober fait visiter une cave du quartier de Ménilmontant où un peintre a utilisé tous les murs et tous les couloirs pour faire revivre le quartier et toutes ses rues : « [D]es plaques,

peintes, elles aussi, en donnaient les noms : rue des Couronnes, rue de Belleville, rue des Envierges, bien sûr, puisque nous y étions, la rue Vilin avec son escalier et la passerelle de la Mare dominant la gare de la petite Ceinture¹. » Le peintre n'avait pas oublié les becs de gaz courbés de l'époque, les maisons de guingois, parmi lesquelles celle de Casque d'or avec une photo de Simone Signoret.

Cette nostalgie véhicule une image de Paris qui nous est familière. C'est elle qui a façonné l'imaginaire de Paris, c'est elle qui perdure en dépit des immenses transformations de la ville. C'est que Paris est une ville mythique, ainsi que Roger Caillois en a magnifiquement rendu compte. Ville-texte, ville-image, ville-pierres, ville-sons. Un océan de poèmes, de phrases-déclics, d'idées, de représentations ; une cristallisation d'images, de photographies, de scènes cinématographiques, de peintures, de cartes postales, de bruits, de lumières, le jour, le soir, la nuit ; une avalanche de mémoires révolutionnaires de Gavroche à Mai 68. Une boule de cristal kaléidoscopique, cacophonique faite de cette épaisseur culturelle, écheveau inextricable de signes, de lambeaux de phrases et d'images. Ce sont en permanence les plis sinueux des vieilles capitales où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements, c'est la passante qu'on croise éternellement — « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! » —, c'est la fourmillante cité, c'est la forme d'une ville qui continue à changer plus vite hélas que le cœur d'un mortel, ce sont les soirs de Paris toujours ivres du gin. Paris écrit, mis en scène perpétuellement et de mille façons. Poétisation de la civilisation urbaine, dit Caillois, véritable mythe révélateur des destins ! Ce sont ces éternels flâneurs des deux rives, des dérives et des rêves, ce sont les amoureux du baiser de Doisneau, les enfants en haut des marches de la rue Vilin de Willy Ronis, le pavé mouillé et les réverbères du Paris de Brassai, c'est le métro Barbès reconstitué par le génie d'Alexandre Trauner pour *Les Portes de la nuit* de Marcel Carné avec « Les Enfants qui s'aiment ». Ce sont les toits de Paris, cet océan d'ardoise et de zinc, c'est la ville vue du haut de la rue Piat dans *L'Homme qui dort* de Bernard Queysanne réalisé d'après le roman de Georges Perec, c'est Zazie qui veut prendre le métro alors qu'il est en grève, c'est Queneau qui court les rues pendant que Jacques Réda et Jacques Roubaud les revisitent. C'est encore l'air de Paris et son gris si particulier, et le noir et blanc, et les enseignes lumineuses, et la nuit des noctambules, et le nom des rues, et le métro aérien et sa poétique, et à l'entrée des stations les plans indicateurs lumineux d'itinéraires, et les vieux bistros surtout. Faut-il continuer ?

Toutes ces mythographies mille fois réélaborées, toutes ces sédimentations culturelles et historiques, toutes ces expériences sensibles ont fini par nous définir, par faire partie de nous-mêmes. Elles incitent à la nostalgie, à la mélancolie devant ce qui s'est perdu ou, plus simplement, devant le temps qui a passé, la vie qui s'est écoulée.

Dans *À nous deux Paris*, Benoît Duteurtre affirme que les grandes villes du monde appartiennent à un moment précis de leur évolution, même si elles ont une longue histoire derrière elles. Un moment les a marquées à jamais, moment dont

1 Robert Bober, *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, Paris, Éditions P.O.L., 2010, p. 27.

elles ont le plus grand mal à se défaire : « [D]ans cette mythologie l'idée même de Paris renvoie à ce moment désigné comme "la Belle Époque" ². » Si l'on objecte que Paris a brillé de mille feux bien avant cette période, on se fera remettre à sa place.

C'est ce Paris de Hugo et de Baudelaire, de Renoir et de Manet, de Debussy et des ballets russes qui vibre encore dans les mémoires ; le Paris des Grands Boulevards et des bouquinistes, de Montmartre et de l'Opéra Garnier, du cubisme et du surréalisme, qui fait encore rêver de façons diverses. Né dans la lumière impressionniste pour s'achever dans une complainte d'Édith Piaf, il attire infailliblement le touriste chinois ou japonais qui rêve d'en retrouver la présence intacte³...

Un Paris remodelé par Haussmann et continué par la suite, un Paris fin de siècle inlassablement raconté :

Paris des gares, des squares, Paris des théâtres, Paris du jardin des plantes et du jardin d'acclimatation, Paris des faubourgs ; la ville demeure assise dans cette identité malgré tout ce qui a poussé depuis, comme si le reste était moins important, anecdotique, voire incongru — à l'image de la pyramide du Louvre, d'une bibliothèque de France, d'un Opéra Bastille ou d'une grande arche à la Défense⁴.

Comment se défaire de cet imaginaire du décor fin de siècle, de ce décor French Cancan ?

Dans cette grande représentation mythique de Paris, quelque chose s'est arrêté autour des années 1970, que ce soit dans la chanson, la photographie, le cinéma, voire la littérature. Paris semble s'être éloigné du cœur des narrations, des représentations, il ne semble plus faire mythe aujourd'hui et, quand ça et là le mythe perdure, c'est souvent dans un registre passéiste, nostalgique, codé, mille fois répété. Willy Ronis, Doisneau, Cartier-Bresson, ou Simenon et Léo Malet, ou Carné, René Clair et Julien Duvivier, ou les premières hardiesses de la Nouvelle Vague, ou Tati et sa critique amusée du modernisme et des transformations de la ville. Comme s'il était impossible de sortir d'un certain imaginaire, certes poétique, mais figé, pétrifié, vitrifié, imaginaire qui a été le mien depuis ma naissance, mais imaginaire qui est devenu imagerie.

Ma réflexion⁵ veut se situer au moment où Paris est à la croisée des chemins, pour interroger ce qu'il en est advenu des rêves parisiens au XXI^e siècle. « Paris, capitale du XIX^e siècle », selon les mots de Walter Benjamin, n'est pas celle du XX^e siècle, encore moins celle du XXI^e. Il existe un décalage immense entre d'une part les transformations de Paris, son dynamisme propre, le déplacement des axes de sa création et de son énergie, et d'autre part les représentations de Paris, qui sont si difficiles à faire bouger, à faire évoluer, à dénouer, à déconstruire, à désenclaver. La

2 Benoît Duteurtre, *À nous deux, Paris !*, Paris, Fayard, 2012, p. 242.

3 *Ibid.*, p. 243.

4 *Ibid.*, p. 245.

5 Dans ce texte, je m'efforce de retracer les étapes qui ont scandé l'écriture de mon livre *Le Mal de Paris*, Paris, Stock, 2014.

panne d'imaginaire que je veux souligner réside dans cette béance : les représentations sont restées traditionnelles, cristallisées, figées, alors que le nouveau Paris, déjà là et à l'horizon, exige un nouveau regard, de nouvelles images, de nouveaux récits, une nouvelle identité narrative. Les images sont trop facilement devenues imagerie, et la ville se détruit en permanence par la représentation qu'elle se fait d'elle-même.

On sait que le Grand Paris est à l'ordre du jour, que nombre d'architectes ont soumis leurs projets et leurs visions d'une mégapole du XXI^e siècle. On sait également que nombre de polémiques politiques et administratives entre la gauche et la droite, entre les visionnaires et les « frileux », entre ceux qui acceptent ou accueillent les hardiesses urbanistiques et ceux qui veulent conserver Paris comme ville patrimoniale défrayent la chronique et risquent de faire la une des médias durant quelques années encore. Paris et la région parisienne, Paris coupé du reste de sa petite et grande couronne par le périphérique, aurait-il manqué l'ère de la mondialisation ? Ne compterait-il plus que pour les statistiques du tourisme et de la fréquentation des musées ou que pour les amoureux de la Place du Tertre ? Quand il s'est agi de faire de la publicité pour obtenir les Jeux Olympiques de 2012 — en vain, malgré tout le talent de Luc Besson —, on est allé chercher la célèbre chanson de Charles Trenet « Revoir Paris », puis Jean-Paul Belmondo, Catherine Deneuve et Johny Hallyday sortant du Fouquet's sur les Champs-Élysées. C'est David Douillet qui vantait l'olympisme. Il en a résulté un film où tout est « blanc », homogène, d'un certain âge, passéiste malgré les accents de Bob Marley à la fin. Un test, une épreuve complètement ratée.

C'est avec ces interrogations que je suis partie non pas à la recherche de possibles réenchantelements⁶, mais en quête de nécessaires renouvellements du regard et de l'image.

Mais pas de malentendu ! Au-delà de la mélancolie, il n'y a pas vraiment de nostalgie, pas de « c'était mieux avant ». Si je postule la nécessité d'une révolution du regard et d'une poétique nouvelle à trouver dans le Paris d'aujourd'hui, ce n'est pas pour rester fixée aux lampadaires et aux pavés mouillés de ce Paris perdu, de ce Paris sépia auquel l'idéologie du patrimoine fait sans doute aujourd'hui plus de mal que de bien. Le nouveau regard que je cherche veut s'enraciner dans le nouveau Paris qui a émergé des « rénovations » des années 1960-1970. C'est cette ville neuve qui réclame de nouvelles narrations et l'avènement d'une identité narrative en prise sur les modifications des espaces et des pratiques urbaines survenues au cours des vingt ou trente dernières années.

Il y a que Paris est une immense mégapole qui s'ignore, qui se vit comme « une ville européenne » du début de la révolution industrielle, et même pas encore comme une métropole. La patrimonialisation de son centre la conforte dans cette illusion, le périphérique qui la contourne et lui sert de frontière, plus encore. C'est une ville, trop « regardée » en son centre, saturée, ne permettant l'émergence de

6 Siegfried Kracauer, quand il arpenterait Berlin dans les années 1920 et qu'il critiquait les conséquences urbanistiques et sociales de la modernité ahurissante de la ville (voir, entre autres, *Straßen in Berlin und anderswo*, Berlin, Das Arsenal, 2003), se méfiait des discours romantiques et passéistes à la recherche d'un mysticisme enchanteur. Il avait la prémonition des méfaits de la régression de cet imaginaire.

l'incongru que dans ses blancs, ses délaissés, ses friches, ses interstices. Quant à la gentrification, ce n'est hélas plus une crainte. Paris est devenu inabordable. Même la « classe moyenne » n'arrive plus à s'y loger. En face de ce Paris en voie de muséification, le Paris des quartiers périphériques ou de certains arrondissements du centre est en voie d'ethnisation : Barbès, la porte de Choisy, Château-Rouge, le passage du Désir, la gare du Nord. Comme symétrique de la gentrification, il existe un Paris de demain, qui est celui de la diversité, d'une certaine mixité plus imaginaire que réelle, semblable à ce que Jean-Christophe Bailly appelle le bariol, où s'esquissent de nouveaux rapports sociaux. Si la banlieue, dans ses multiples modalités, est Paris en devenir, si elle incarne la ville en train de se faire et d'évoluer, force est de constater qu'elle n'a pas encore assez été représentée, mise en mots, en littérature, en images susceptibles de subvertir les stéréotypes. Cette cité nouvelle n'a pas été assez parcourue, « flânée », appropriée, ni même simplement regardée. Il y a ainsi du trop et du trop peu. Du trop, du côté d'une saturation de l'imagerie ; du trop peu, du côté de ce qui entoure Paris, tant le périphérique que l'immense agglomération tout autour. Le problème de Paris et de sa région pourrait bien être celui du défaut d'accommodement au sens optique, mais aussi aux sens poétique et politique du terme. Il nous faut par conséquent franchir le périphérique et cerner les représentations auxquelles il a donné lieu, aller voir aux confins de Paris où en sont les zones de franchissement imaginées, proposées par des architectes et des urbanistes. Arriveront-ils à venir à bout de ce « Mur de Berlin » de Paris ? C'est à ce « Mur », à cette ceinture de 35 km autour de Paris et à ces détournements par la création artistique, que je me suis surtout intéressée pour tenter de répondre à cette question.

« Tous les boulevards n'ont pas la chance d'avoir leur Pécuchet⁷ »

Le premier détournement de la fonction de circulation et de mobilité du périphérique consiste à en faire le tour à une vitesse invraisemblable. Ce fut le cas en 1989 de la part d'un motard qui avait placé une caméra sur sa moto, le Prince noir. Il fit le tour de ce ruban de 35 km en onze minutes quatre secondes, à une vitesse moyenne de 190 km/h, avec des pointes à 250 km/h. Conduite dangereuse, interdite, qui se déroule aux alentours de 7 heures du matin, à une heure où la circulation est déjà intense. Son « exploit » a été médiatisé. La presse, les magazines en ont parlé, la télé s'en est mêlée et, même si une enquête a été ouverte, on n'a jamais réussi à arrêter le Prince noir. Son « exploit » a été imité par la suite. En 2004, un autre motard, un Suédois se faisant appeler *The Gost Rider* fit le tour du périphérique en 9 minutes 57 secondes, en « hommage » au Prince noir. Sa moto était plus puissante que celle du Prince noir et il avait choisi d'effectuer son trajet à 5 heures du matin, à une heure où la circulation est réduite et infiniment fluide. Quelques années plus tard, en 2010, le Vengeur casqué refaisait la même expérience avec la même moto,

7 Expression plaisante de l'artiste Alain Bublex à propos d'un montage de photographies de 2004 centré sur le périphérique et intitulé : *Tous les boulevards n'ont pas la chance de trouver leur Pécuchet*. Dans leur livre *Paris. Carnet périphérique* (Paris, Créaphis Éditions, 2011), Olivier Pasquiers et François Chaslin reprennent cette très belle trouvaille (p. 13-14).

bouclant le tour en 12 minutes 15 secondes. L'écart avec *The Ghost Rider* s'explique aisément, car le Vengeur avait décidé de freiner devant les radars installés le long du périphérique. De cette façon, il avait pu narguer la surveillance routière, et la police n'y avait vu que du feu. Mélo⁸, le héros du roman de Frédéric Ciriez, veut faire encore plus fort. Ce « Prince blanc » fait le tour en 8 minutes 35 secondes. Qui dit mieux ?

Ces pratiques sont irresponsables et dangereuses. Mais il en est une autre qui, en sens inverse, immobilise la circulation, créant d'énormes bouchons. *Le Figaro* du 30 août 2012 rendait compte d'un étrange fait divers :

Le périphérique serait-il le dernier lieu où l'on danse ? Déjà, au début du mois d'avril, des mariés avaient créé un embouteillage monstre en arrêtant leur cortège sur le quatre-voies. Rappelé à l'ordre par la justice, le couple n'avait pas été poursuivi. Mais si le jeune marié de 28 ans, originaire de Seine-Saint-Denis, a dû se présenter jeudi devant le tribunal correctionnel, c'est parce qu'en plus d'être poursuivi pour entrave à la circulation, il a été intercepté en train de zigzaguer entre les voies, au volant d'une voiture de sport, mettant ainsi en danger la vie des usagers. Un comportement passible de deux ans de prison et 15.000 € d'amende⁹.

Le 29 juin, cinq véhicules s'étaient arrêtés à la hauteur de la porte de Vincennes. Le cortège nuptial, le couple de jeunes mariés et leurs invités s'étaient mis à danser en plein milieu du périphérique. C'est un automobiliste excédé qui avertit la police, laquelle finit par arriver sur les lieux. Cette pratique plutôt rare a l'air de se développer, comme si le périphérique exaspérait et qu'il fallait inventer à son sujet et lui imposer des détournements subversifs, des dérives d'un autre ordre que celles de l'époque de Guy Debord.

Au-delà du « Mur » reste la banlieue, cette banlieue mal aimée, mille fois rejetée, mais chantée aussi, autrefois. Il faudrait en fait parler « des » banlieues. Depuis la petite couronne, son vieux tissu urbain et ses barres de HLM jusqu'à celle des pavillons de meulière et des jardinets, il y a l'ancienne banlieue rouge, plus loin la banlieue des « villes nouvelles » et celle qui se perd dans le périurbain. Avec Grand-Corps-Malade, avec des galeristes parisiens qui franchissent le périphérique, avec des artistes qui, à la recherche d'espace, n'ont pas craint de faire le pas, avec des architectes, avec des auteurs de romans policiers, avec ceux qui, depuis longtemps, ont été chassés de Paris, nous partons de « l'autre côté ».

À chaque fin de chapitre, dans *Le Mal de Paris*, il y a une petite scène où je me mets en scène à différents âges de ma vie, dans les différents quartiers où j'ai habité. Voici la première de ces vignettes :

Il est presque tard. La petite revient de l'école son cartable de carton bouilli sur le dos. Elle a traversé la place sur laquelle trône une fontaine Wallace verte que la guerre a laissée intacte et un banc. Elle s'est achetée une sucette Pierrot Gourmand à la mercière qui, en plus de vendre des lacets, des fils de couleurs et de la dentelle, tient, dans des bocaux de confiture, des bonbons, des sucettes et de la réglisse. Elle aime beaucoup la petite qu'elle appelle « la survivante » et

8 Frédéric Ciriez, *Mélo*, Paris, Verticales, 2013.

9 Alexandra Michot, « Le noceur du périphérique condamné », *Le Figaro*, 30 août 2012.

lui donne toujours un bonbon en plus de son modeste achat. Il lui faut remonter la rue de Ménilmontant jusqu'à Julien Lacroix et prendre ensuite les escaliers de l'ancien chemin de fer de ceinture. Un jour elle a vu une photographie non signée. Une femme revêtue d'un imperméable transparent donnait la main à une petite fille et elles traversaient une place du même quartier. Elle ne sait pas trop pourquoi la petite a reconnu sa mère et elle. Elle remonte la rue Henri Chevreau, puis la rue des Couronnes. Elle arrivera bientôt au passage Ronce où elle réside. Elle aurait pu couper au plus court mais elle n'aime pas passer par ces impasses, ces passages pourtant éclairés par les becs de gaz. Elle ne veut pas passer par le terrain vague de l'impasse Julien Lacroix là où ils se sont cachés plusieurs nuits à la fin de la guerre. De trop mauvais souvenirs envahissent son esprit. Elle hâte le pas, ne veut pas se faire gronder. Le Paris qu'elle aime, c'est celui des grandes rues de son quartier : Ménilmontant, Belleville, la rue des Couronnes et des places, celles où il y a des églises ou des monuments, des cinémas et des boutiques aussi, des lumières, pas tellement celui où elle habite, où se terrent les immigrants et les pauvres : les ruelles, les passages, les impasses, tout ce labyrinthe, ce dédale de pavés et de réverbères aux lumières violettes qui, depuis la guerre, l'ensevelit jour et nuit.

Le Grand Paris est-il un roman comme l'avait suggéré le titre d'un beau livre il y a quelques années ? Que donnera ce métro qui doit traverser l'agglomération parisienne, la prendre en écharpe, permettre des parcours tangentiels de banlieue à banlieue sans passer par le centre de Paris ? Que seront ces stations dessinées par Jacques Ferrier qui a choisi de mettre l'accent sur la « dimension sensuelle » des futures gares du Grand Paris : « [L]eur aura, l'émotion qu'elles suscitent, l'empreinte qu'elles laissent dans l'esprit, le récit qu'elles racontent » ? Oui ! Le récit ! Paris peut-il encore être l'objet d'une narration suscitant de nouveaux rêves ? Sommes-nous condamnés à opposer indéfiniment des cités déglinguées vouées au désespoir à des rues à potelets encadrant des placettes pavées et des fontaines Wallace ? Je fais le pari qu'un autre Paris est possible, un Grand Paris — qu'on l'appelle de cette façon ou d'une autre — où le périphérique sera au centre au lieu d'être une frontière, un Paris ville-monde, une mégapole dont les rêves seront à la mesure de sa dimension. Ce sont d'autres fictions qui demandent à venir au jour pour un autre Paris. Le long de ces itinéraires, des cinéastes, des architectes, des artistes, des chanteurs, des romanciers sans lesquels le mythe de Paris s'effondrerait ou ne serait plus qu'un souvenir, m'accompagnent de leur ombre. Je m'inscris dans leurs textes, dans leurs images, leurs chansons, je chemine dans leurs pas. Ce sont eux qui, par vents et marées renouvellent l'image de Paris, ce sont eux qui explorent les chemins escarpés de ses transformations. Il suffit qu'avec eux nous nous laissions guider dans la ville, non pas la ville monumentale, patrimoniale, surexposée que nous avons tous dans le regard ; mais l'autre, la ville sans grâce apparente, de bric et de broc, rafistolée, un peu dégradée, un peu déglinguée ou trop imposante, glacée. Cette ville est très vivante, à l'attaque. Il faut l'écouter, elle a tant de choses à nous dire ! Ne pas chercher à venir à bout de ses lumières, de sa circulation folle, de ses bruits, de ses musiques, de sa peau (affiches, graffitis, panneaux en tous genres). Il suffit peut-être de se laisser entamer par elle, sans chercher à la maîtriser. Il ne me déplait pas que la ville puisse aussi s'absenter d'elle-même. Pour rêver à des

espaces réinventés, pour traquer le surgissement de l'inattendu et de l'inouï, ne faudrait-il pas être comme Emmanuel Bove qui, selon Patrick Pécherot, s'obstinait à chercher des bruyères à Bécon ?

Les recherches des équipes d'architectes et d'urbanistes, si dissemblables qu'elles aient été, portaient sur la nécessité de faire le lien entre le Paris *intra-muros* et la banlieue, de trouver des formes de construction, de logements et de circulation qui produiraient de l'identité commune. Certains d'entre eux estimaient indispensable de construire et d'aménager de nouveaux monuments symboliques, créateurs d'un sentiment d'appartenance au Grand Paris. Roland Castro rappelle que c'est la Grande Arche, par sa monumentalité, qui a « sauvé » la Défense. Il faut, dit-il, inventer une symbolique de notre temps, à l'image de la III^e République forgeant les symboles républicains, et il propose une série de huit monuments, un par Fédération de communes. C'est ainsi que Gennevilliers verrait une réplique de l'opéra de Sydney, et on irait à l'opéra à Gennevilliers comme on y va à la Bastille. L'Agora, nouvelle Assemblée du Grand Paris, prendrait place à la confluence de la Seine et de la Marne. Il y aurait un nouveau Champ de Mars dédié à la République métissée à Chelles ; sur l'Ourcq, le Canal du Savoir figurerait la « deuxième Sorbonne » ; culturelle et commerciale, la Foire du monde multipolaire prendrait ses quartiers à Gonesse ; un tronçon de la Nationale 305 serait reconverti en Allée des Personnages Illustres, nouveau Panthéon ; le Mont Valérien, enfin, deviendrait le lieu des Mémoires de l'Histoire de France et rendrait hommage aux victimes de l'esclavage, de la Shoah et de la colonisation. Castro, dans son « utopie concrète », voit grand mais comprend l'importance de monuments fédérateurs dans lesquels tous les Parisiens et nouveaux Parisiens se reconnaîtraient, dans lesquels ils s'identifieraient¹⁰.

« L'image est un lien entre une visibilité et une signification » a écrit Jacques Rancière¹¹. Or, précisément, « Paris métropole » n'a pas de visibilité en tant que telle. Il n'y a pas aujourd'hui d'imaginaire métropolitain et c'est cette culture qu'il faut promouvoir. Tout au long de mon travail sur Paris, j'ai insisté sur un « trop plein » d'imagerie de Paris, imagerie codifiée et figée, arrêtée au Paris 1900, retouchée par celui des années folles avec un zeste d'années 50 et de Nouvelle Vague. C'est peut-être en réponse aux transformations pharaoniques et aux blessures qui ont été ou sont infligées à la capitale que cet imaginaire se fige. La nostalgie serait alors une réaction au « tout-automobile » promu par le pouvoir, à la destruction des Halles et à tout ce qui s'ensuivit. La capitale se consolide avec son aura de ville culturelle et de ville touristique, elle se renforce avec la gentrification des anciens quartiers populaires et l'arrivée des bobos, qui, une fois installés, vivent l'« enchantement » du devenir parisien aux cent villages, à l'aise dans la ville anonyme, mais au contact d'une diversité d'autant plus aimée qu'elle est largement fantasmée. Parallèlement, le « nouveau Paris », le Paris transformé avec ses tours, ses rues sans charme, son paysage glacé, souffre lui d'un déficit d'image. Ce n'est pas dans le Montparnasse de la gare qu'un film comme *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain* aurait pu être tourné.

10 Cf. Roland Castro, *J'affirme : manifeste pour une insurrection du sens*, Paris, Éditions Sens & Tonka, 2005.

11 Jacques Rancière, *Le Destin des images*, Paris, La Fabrique, 2003, p. 43.

Ce n'est pas Place des Fêtes ni à Beaugrenelle ni autour de la BNF que Woody Allen aurait pu filmer *Midnight in Paris*. Ce rapport dissymétrique se démultiplie dès qu'on parle des banlieues. Alors que des milliers de gens y ont vécu heureux dans leur pavillon chèrement acquis autrefois, l'image de la banlieue s'est terriblement dégradée. Du ridicule des « nains de jardins » à la dangerosité des quartiers sensibles, de l'ennui des zones pavillonnaires à la déréliction des cités, pas une image positive d'elle n'apparaît dans les films, les romans, les polars. Même si, à l'heure actuelle, de nombreux projets tentent de mettre fin à cet *apartheid*, ce déséquilibre présent dans tous les domaines n'est pas sans lien avec une barrière longtemps infranchissable : le périphérique. À un Paris figé, trop « regardé », s'oppose une banlieue décriée, sans réelle visibilité, et d'autant moins visible que la disparition de la banlieue rouge a entraîné celle de sa mémoire et des luttes ouvrières qui s'y rattachaient. Dès lors, comment une identité commune de « Grand Parisien », comment un imaginaire de la totalité de la métropole auraient-ils pu émerger ?

Dans ses études sur l'imaginaire des agglomérations, Michel Lussault a montré que l'image d'une ville s'appuie sur trois éléments fondamentaux. En premier lieu sur un récit légendaire, un récit des origines, un passé qui permet de retrouver des repères, une dynamique narrative forte. Ensuite, sur une « géographicit¹² », une inscription dans le territoire, une forme, une morphologie, car une ville a des limites, elle constitue un paysage spécifique. Enfin, elle « assure la visibilité d'une scène politique¹² » : elle devient ainsi un quasi personnage, une scène du débat conflictuel. Par suite, il n'est pas étonnant que les agglomérations, les intercommunalités n'arrivent pas à se composer une image, voire une identité. Il n'y a pas de mythe intégrant l'ensemble, pas de légendaire, pas de récit. Aujourd'hui, ce primat d'une origine pourrait être remplacé, non par un récit « vrai » s'appuyant sur le passé, mais par un autre horizon. Dans la capitale, le passé suinte de partout, mais n'est pas forcément lisible. On peut cependant le réinventer, le reconfigurer, le fantasmer. C'est bien ce que font les bobos montreuillois, lorsque, enjambant le passé des luttes sociales de la banlieue rouge, ils se réapproprient le « Mur de pêches » qui fit autrefois la gloire d'un Montreuil encore rural. C'est ce que font tous ceux qui s'installent dans l'est de Paris — qui n'a plus rien de populaire — quand ils affirment leur bonheur de se réapproprier un « Paris populaire ». Sophie Corbillé s'interroge :

Mais n'est-ce pas là finalement le propre de Paris, une ville dont les habitants viennent pour leur grande majorité d'ailleurs, de province, de l'étranger ou de banlieue, « le Parisien » étant ainsi quelque part toujours amené à inventer sa parisienneté en puisant dans l'imaginaire très puissant que la capitale ne cesse de charrier, fonctionnant comme opérateur d'une identité à la fois lâche et forte¹³ ?

À l'érosion symbolique de Paris se substituera sans aucun doute une espèce de « mémoire métropolitaine » bricolée, faite du tissage de mille fils mémoriels métissés,

12 Michel Lussault, « Les territoires urbains en quête d'images », *Urbanisme*, n° 342 (mai-juin 2005), p. 53.

13 Sophie Corbillé, « Paris-Métropole à l'épreuve du vécu métropolitain des quartiers gentrifiés du nord-est de Paris » [en ligne], *Quaderni*, n° 73 (automne 2010) [www.cairn.info/revue-quaderni-2010-3-page-75-htlm].

car la banlieue a beaucoup à offrir du point de vue de ce nouvel imaginaire. « Nous on est d'origine. Les vrais Français n'ont pas d'origine », disent des jeunes collégiens d'Aubervilliers¹⁴. Ils produiront des textes flous, maladroits et tremblés, inachevés, des textes, des vidéos, des films d'ombres sans que le trop-plein de lumière fasse se figer leurs récits en danger d'être cannibalisés par l'imagerie de Paris. Cette absence de récits peut être une chance, celle d'échapper au figé et pouvoir inventer des éclats d'imaginaire, des bribes d'identités poreuses. Par la mixité de leur culture, par l'hybridité de leurs nouvelles créations, ils ont beaucoup à faire partager. C'est déjà le cas dans la cuisine, la musique, dans les usages de la parole. Ils sont les principaux créateurs d'un « braconnage identitaire¹⁵ » qui sera le propre de tous les habitants de la mégapole. Ils en montrent, d'une certaine façon, le chemin. Ce sera le cas des récits, des narrations qui prendront en écharpe l'ensemble métropolitain, plaçant ce *bariol* dont parlait Jean-Christophe Bailly à la base de l'imaginaire métropolitain.

Une double identité locale et globale pourra alors se développer et évoluer dans des sens inattendus vers la polycentralité, d'autant plus que le Grand Paris Express permettra des trajets tangentiels et non plus dirigés vers le centre et qu'une même carte de métro sans zonage confèrera une plus grande unité à l'ensemble parisien. De là, cette recherche de points d'ancrages symboliques forts comme ces huit monuments grands parisiens tels que l'équipe de Roland Castro les avaient proposés. Le travail à faire est riche et passionnant. Restera à dépasser, pour relancer la vie politique à l'échelle de la métropole, la simple démocratie représentative (on n'est même pas capable de donner le vote aux étrangers à l'échelle municipale). Toutes ces associations nées dans les quartiers et les banlieues, tous ces réseaux multiples qui font vivre la démocratie locale, on ne voit pas comment on pourrait les ignorer sans nuire gravement à la promotion d'une citoyenneté métropolitaine. Restera à trouver une alternative à ce capitalisme en crise mais débridé, qui poursuit envers et contre tout sa destruction de la ville, et au-delà, sa fragmentation de l'urbain. On a le droit de ne pas être optimiste par les temps qui courent, mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire.

Unifier. Désenclaver. Conférer un sentiment d'unité, redonner à tous le sens de l'espace commun. Alors, on pourra à nouveau flâner dans Paris. On retournera danser à Robinson, on ira faire son marché à Saint-Denis et manger un couscous à Aubervilliers, on continuera à aller voir du théâtre à Bobigny, à Nanterre, à Gennevilliers, à Vincennes, mais on se promènera le long du canal de l'Ourcq et de la vallée de la Bièvre de Saint-Quentin-en-Yvelines à Paris. On n'aura plus peur de la Courneuve, de Sevran ou de Villiers-le-Bel. On arpentera la forêt de Dourdan et l'axe majeur à Cergy. On ira voir les nouvelles gares du Grand Paris Express, ces gares « sensuelles », ces gares d'ambiance, comme on allait voir la gare Saint-Lazare autrefois, aux premiers jours de sa construction. On ira voir le Sacré-Cœur « à l'envers » depuis le canal de l'Ourcq, on dévalera les hauteurs de Romainville ou du Mont-Valérien, bref : on pourra se sentir chez soi partout, aller partout,

14 Propos rapportés par le journal *Libération*, 29 avril 2013.

15 J'emprunte cette belle expression à Simon Harel (cf. *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB éditeur, 2006).

se donner enfin une identité de Grands Parisiens. Je souhaite que Paris renoue avec l'imaginaire, afin que nous puissions, sans nostalgie de ses anciens parapets, nous approprier pleinement les nouveaux. Paris métropole ou Paris mégapole, cela voudrait simplement dire que chacun pourrait s'identifier à l'ensemble de ses paysages et que la ville métamorphosée continuerait à nous faire rêver.

Alors, la ptit' dame, on passe enfin le périph ?

Oui, mais attendez. Il y a un livre sur Paris à la vitrine de Tschann que je n'ai pas encore lu. Il faut que je me dépêche de l'acheter. J'irai prendre un pot au Select ensuite pour commencer ma lecture et saluer Mickey au passage. J'y rencontrerai peut-être l'inspecteur de police de mon polar imaginaire. Après on verra.

Quand nous serons tous Parisiens, Grands Parisiens...

Références

- BOBER, Robert, *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, Paris, Édition P.O.L., 2010.
- CASTRO, Roland, *J'affirme : manifeste pour une insurrection du sens*, Paris, Éditions Sens & Tonka, 2005.
- CIRIEZ, Frédéric, *Mélo*, Paris, Verticales, 2013.
- CORBILLÉ, Sophie, « Paris-Métropole à l'épreuve du vécu métropolitain des quartiers gentrifiés du nord-est de Paris » [en ligne], *Quaderni*, n° 73 (automne 2010) [www.cairm.info/revue-quaderni-2010-3-page-75-html].
- DUTEURTRE, Benoît, *À nous deux, Paris !*, Paris, Fayard, 2012.
- HAREL, Simon, *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB éditeur, 2006.
- LUSSAULT, Michel, « Les territoires urbains en quête d'images », *Urbanisme*, n° 342 (mai-juin 2005), p. 52-55.
- MICHOT, Alexandra, « Le noceur du périphérique condamné », *Le Figaro*, 30 août 2012.
- PASQUIERS, Olivier et François CHASLIN, *Paris. Carnet périphérique*, Paris, Créaphis Éditions, 2011.
- RANCIÈRE, Jacques, *Le Destin des images*, Paris, La Fabrique, 2003.
- ROBIN, Régine, *Le Mal de Paris*, Paris, Stock, 2014.